Document généré le 24 avr. 2024 21:26

Jeu
Revue de théâtre

Quelle question!
À quelle heure on meurt?

Louise Vigeant

Numéro 96 (3), 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25919ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2000). Compte rendu de [Quelle question! *À quelle heure on meurt?*]. *Jeu*, (96), 78–80.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUISE VIGEANT

Quelle question !

Quand, en 1988, Martin Faucher a proposé un collage intitulé *À quelle heure on meurt ?*, d'après les œuvres de Réjean Ducharme, collage qu'il a lui-même mis en scène à l'époque, les spectateurs avaient été particulièrement frappés par l'unité et la cohérence du spectacle qui en était issu. Même s'il avait puisé des extraits un peu partout dans les romans et les pièces, et qu'il avait intégré des chansons, Faucher avait réussi un montage où, contrairement à ce qui se passe parfois dans un tel exercice, c'est ce qui relie les éléments plutôt que ce qui les sépare qui lui donne toute sa force de frappe. La juxtaposition, au lieu de surprendre par le choc d'associations inusitées, démontrait ici l'incroyable cohésion de l'univers ducharmien. Martin Faucher avait immensément touché les passionnés de l'auteur fantôme avec cette « synthèse » de son œuvre, tellement bien sentie[1].

Cet *À quelle heure on meurt ?*, en tous points éblouissant, avait donc ravi. Onze ans plus tard, le collage a été repris par un metteur en scène français, Guy Alloucherie, et le spectacle, en tous points éblouissant, a ravi tout autant. Les mots de Réjean Ducharme – les premiers responsables de ce succès (mais non les seuls) – ont trouvé, ici encore, à se faire entendre, même si c'était de façon fort différente. Je dirais même que les deux approches étaient diamétralement opposées, bien que tout aussi efficaces et appropriées. Là où, à la création, Faucher avait misé sur l'homogénéité, Alloucherie a opté pour l'éclatement, et ce sur tous les plans : interprétation, costumes, espace.

À quelle heure on meurt ?
ADAPTATION ET COLLAGE DE MARTIN FAUCHER, D'APRÈS L'ŒUVRE DE RÉJEAN DUCHARME. MISE EN SCÈNE : GUY ALLOUCHERIE, ASSISTÉ D'HÉLÈNE RHEAULT ; DÉCOR : MICHEL GAUTHIER ; COSTUMES : MARIE-CLAUDE PELLETIER ; ÉCLAIRAGES : ALAIN LORTIE ; MUSIQUE : MARC VALLÉE ; CHORÉGRAPHIES : CATHERINE MARTIN. AVEC PAUL-PATRICK CHARBONNEAU, ÉVA DAIGLE, ANNIE LA ROCHELLE, ÉRIC LEBLANC, JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE, MAUDE ROBILLARD ET MARIE-CLAUDE TREMBLAY. COPRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT ET DE LA COMPAGNIE HENDRICK VAN DER ZEE, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 9 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 1999. LE SPECTACLE SERA REPRIS DU 14 AU 31 MARS 2001 AU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER.

Mille et un Mille Milles

Autant l'œuvre de Ducharme compte plusieurs personnages, autant les lecteurs qui la fréquentent savent que, finalement, ils ne parlent pour ainsi dire que d'une seule voix. Bérénice et Chateaugué sont des sœurs jumelles, leurs propos interchangeables. Et quand le spectateur de *À quelle heure on meurt ?* se rend compte que le Mille Milles du *Nez qui voque* est devenu l'André Ferron de *l'Hiver de force*, ce n'est que pour constater à quel point les deux personnages se sont toujours ressemblé. Le montage de Martin Faucher impose cette sorte de fusion, au demeurant fort persuasive. Ainsi ce montage montre-t-il deux personnages, Mille Milles et Chateaugué, sorte de mille-feuilles des personnages ducharmiens, aux prises avec les angoisses, omniprésentes chez l'auteur, reliées à une peur viscérale de quitter le monde de l'enfance.

1. Voir les articles de Jean-François Chassay, Solange Lévesque et Louise Vigeant dans le dossier que nous avons consacré à ce spectacle dans *Jeu* 51, 1989.1. NDLR.

À quelle heure on meurt?, collage de Martin Faucher, mis en scène par Guy Alloucherie. Sur la photo : Éva Daigle (Chateaugué) et Éric Leblanc (Mille Milles). Photo : Louise Leblanc.

L'histoire, principalement empruntée au *Nez qui voque*, raconte comment Mille Milles – qui a seize ans mais dit être un enfant de huit ans – et son amie d'enfance, qu'il appelle Chateaugué, reclus dans une petite chambre louée, vivent d'ultimes moments d'ivresse et de poésie avant de se « branle-basser ». En effet, ils entendent mettre fin à leurs jours avant de « finir finis », c'est-à-dire de devenir des adultes. Toutefois, et l'éveil de la sexualité n'est pas étranger à ce revirement, la « normalité » finira par les rattraper, et ils adopteront alors les propos des protagonistes de *l'Hiver de force*, Nicole et André, les rares personnages adultes de l'auteur. On les entend même chanter le refrain, rendu populaire par Robert Charlebois, « Fais-toi z'en pas, tout le monde fait ça ». La trame est simple, mais la force de la pièce tient surtout dans l'expression si vive des ferveurs des personnages. Le travail de Martin Faucher témoigne non seulement d'une véritable connaissance de l'œuvre, mais aussi d'une adhésion et d'une proximité émotives certaines avec elle.

Or, au lieu d'insister sur cette forte parenté entre les personnages ducharmiens, Guy Alloucherie a décidé, de son côté, de montrer le multiple derrière l'unique. Et d'explorer par ce biais les mille et une fractures dans l'esprit de ceux qui cherchent sans trouver les réponses à leurs questions existentielles, qui se lancent corps et âme dans l'amour, dans la vie avec l'énergie du désespoir. Mille Milles n'a-t-il pas, dans son nom même, cette multiplicité inscrite en lui ? Le metteur en scène a donc décuplé les interprètes : trois comédiens jouaient Mille Milles tandis que quatre comédiennes endossaient le rôle de Chateaugué. Et l'effet était électrisant. Selon le principe du chœur, où plusieurs voix disent le même discours, les interprètes reprenaient les uns après les autres tous les passages, les faisant entendre à la fois mêmes et autres. Le ton, le rythme, la mimique changeaient continuellement ; cependant, les phrases fusaient toujours avec la même acuité.

L'interprétation de la part de tous ces acteurs et actrices était renversante. Avec fougue, ils ont défendu les mots tendres et amers de Réjean Ducharme. Parfois, ils les lisaient dans un livre, sur un ton monocorde, parfois ils les répétaient comme au théâtre, ou dans un micro, tantôt ils se les hurlaient en pleine figure ou encore les

murmuraient affectueusement. Même s'ils les reprenaient les uns après les autres, jamais le spectateur ne se lassait de ces variations tellement elles nuançaient toujours le texte d'une nouvelle teinte. Guy Alloucherie s'est même permis de modifier l'ordre des scènes, sans que cela gêne le propos, qui consiste essentiellement à faire sentir une énergie vitale exceptionnelle et une angoisse tout aussi extraordinaire devant ce qui menace la « pureté ». Cette polyphonie a permis au public de goûter la poésie ducharmienne autant que d'être entraîné dans un univers affolant où la quête d'absolu de Mille Milles et de Chateaugué jaillissait de manière puissante.

À quelle heure on meurt? (Théâtre du Trident/Cie Hendrick Van Der Zee, 1999). Photo : Louise Leblanc.

À la création, la scénographie avait placé ces deux personnages d'enfants passionnés et « malades d'affection » dans un lieu petit, tordu, tout blanc et dénudé, à la fois refuge et piège ; sur ce plan aussi, le metteur en scène français a opté pour le multiple. La frénésie qui s'empare des personnages avides de vivre mais attirés par le vide passera autrement que par l'intensité des rapprochements, pierre de touche de la mise en scène de Martin Faucher, transmise magistralement par Suzanne Lemoyne et Benoît Vermeulen. À Québec, les sept interprètes envahissaient une vaste aire de jeu qui tenait à la fois du plateau de tournage, de la scène de théâtre et de l'arène de cirque. Objets, meubles, costumes étaient éparpillés partout, attendant d'être choisis, utilisés, lancés, abandonnés. Tout était là : les livres, les cigarettes, les bouteilles de bière, les oranges, « des » robes de mariée, qu'un Mille Milles essayait compulsivement de mettre à Chateaugué. L'ardeur avec laquelle il cherchait « la bonne » n'avait d'égal que le sentiment que tout cela ne servirait à rien…

Les costumes aussi participaient de cette « folie » : bigarrés, colorés, superposés, ils contribuaient à la dimension surréaliste que Guy Alloucherie a voulu donner à son spectacle. Je me rappellerai longtemps ce Mille Milles affublé d'un nez rouge de clown si beau, si touchant. Ainsi les personnages n'en étaient plus vraiment, ils étaient de parfaites créatures de théâtre, appartenant au vrai et au faux à la fois, tissés de réel dans un univers de fiction, dédiés à faire et rire et pleurer.

Le spectacle, magnifique rencontre entre des artistes québécois et un metteur en scène français, était placé sous le signe du ludique, Guy Alloucherie aimant manifestement avoir recours à toutes sortes de moyens spectaculaires, empruntant à la danse comme à l'acrobatie. Toutefois, ce ludique, empreint de désespérance, servait bien ici l'obsession ducharmienne de l'intensité à tout prix. Saisi par la force du spectacle, le public ne pouvait qu'être ébranlé par ce qu'il voyait et entendait. **j**